

Monographie de la  
cathédrale de Cahors suivie  
d'une notice sur le suaire de  
la tête du Christ, les évêques  
de Cahors, le [...]



---

# MONOGRAPHIE

DE LA

# CATHÉDRALE DE CAHORS

SUIVIE

## D'UNE NOTICE

Sur le Suaire de la Tête du Christ, les Evêques de Cahors,  
le Pape Jean XXII, le château de Mercuès,  
villa épiscopale.

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSEIGNEUR GRIMARDIAS

Evêque de Cahors

PAR M. L'ABBÉ BOULADE

Aumônier du Refuge de Cahors

Membre de la Société des Études du Lot

Ancien Directeur de l'Institution ecclésiastique St-Raymond, à Toulouse.

*Nihil est in historia, pura et  
illustri brevitale dulcius.*

Rien n'est plus attrayant dans  
l'histoire qu'une pure et noble  
brièveté. CICÉRON.

CAHORS

DELSAUD, LIBRAIRE - ÉDITEUR

—  
1885.



---

## CHAPITRE XI

### NOTICE SUR LE SUAIRE DE LA TÊTE DU CHRIST

VULGAIREMENT DIT SAINTE-COIFFE

---

« Sudarium quod fuerat  
super caput ejus. »  
(Jean, 20-7.)

Plusieurs auteurs célèbres ont écrit sur le Saint-Suaire conservé dans l'église cathédrale de Cahors, dont les archives furent brûlées en 1680, lors de la prise de cette ville par les Calvinistes, et ce qu'on avait recueilli depuis cette époque périt dans le courant de la révolution de 1789.

Qu'il nous soit permis de les citer. Ce sont, d'abord, Marc-Antoine Dominici, professeur en droit à l'université de Bourges et originaire de Cahors, auteur d'un ouvrage intitulé : — « *Du Suaire de la tête de Notre-Seigneur,* » — écrit en latin, dont nous traduirons certaines parties ; puis, Guyon de Malleville, l'abbé de Fouillac, Dom Bruno Malvesin, religieux profès de la Chartreuse, enfin, M. Lacoste, qui nous ont tous fourni des documents précieux.

M. le chanoine Montagne a fait, lui aussi, sur le

même sujet, un très intéressant travail intitulé : —  
« *Notice historique de la Sainte Coiffe.* » —

Nous résumerons dans cette étude, sous le même titre, tout ce qui dans ces divers auteurs nous a paru le plus important.

---

Le linge qui couvrit la tête de Notre-Seigneur quand il fut mis dans la sépulture est conservé en grande vénération, sous le nom de Sainte-Coiffe, dans l'église cathédrale de Cahors, à laquelle, selon une tradition généralement reçue, Charlemagne en a fait don. L'Évangile dit que — « Simon-Pierre  
« entra dans le Sépulcre, vit les linges qui y étaient  
« et aussi le Suaire qu'on avait mis sur la tête de  
« Notre-Seigneur, mais plié seul, dans un lieu à  
« part. » (St-Jean, 20-7). (1)

On donne le nom de *Suaire* aux différents linges dont le corps du Christ fut enveloppé lorsqu'on l'ensevelit, et comme on se servit de plusieurs, il n'est pas étonnant de voir des suaires révévés en plusieurs lieux, à Compiègne, à Turin, à Soissons; mais la forme d'aucun d'eux n'a la moindre ressemblance avec celui de Cahors et par conséquent n'a eu le

---

(1) « Sudarium quod fuerat caput ejus non cum linteaminibus positum, sed separatim involutum; in unum locum. »

(St-Jean. 20. 7.)

même usage. Aussi, aucune autre église ne prétend avoir la Ste-Coiffe qui, d'après l'histoire et la tradition, est véritablement le Suaire mis sur la tête de Jésus dans le Sépulcre.

Cette précieuse relique est presque semblable à une calotte à oreillettes. — « Ce linge, — dit dom Bruno, — a perdu avec le temps sa couleur naturelle ; il est maintenant d'un gris tirant sur le jaune, ou, pour mieux dire, a la couleur d'un linge enfumé ; . . . les aromates que l'on mit sur la tête de Notre-Seigneur peuvent avoir beaucoup contribué à le rendre tel. »

La Sainte-Coiffe a dix pouces de longueur, depuis le front jusqu'à l'extrémité des bouts qui s'allongent sous le menton, et sept pouces de largeur. Jusqu'à cette époque-ci, on n'avait compté que trois doubles à ce linge ; mais on s'était mépris. Les extrémités usées ont permis de les compter ; il y en a huit distincts, de quatre tissus différents. La première pièce à l'extérieur et la huitième à l'intérieur sont en crêpe-lys, d'une telle finesse qu'on peut les comparer à une toile d'araignée ; les autres pièces sont d'un tissu moins fin, les doubles sont d'un seul morceau, en sorte qu'il n'y a que huit pièces.

M. Champollion, originaire du Quercy, — l'un de nos plus illustres savants et l'une des gloires de la France, examina la Sainte-Coiffe avec beaucoup d'attention, reconnut parfaitement la matière dont elle est composée et déclara que c'était un fin lin d'Egypte. Tout le bord est entouré de trois rangs de

points en fil et fort artistement travaillés ; au côté droit, il y a un bouton ; au côté gauche, une ganse en forme de boutonnière. Quelques pieux auteurs prétendent que ce suaire fut fait par la Sainte-Vierge en vue de la sépulture de son divin Fils. Il reste encore sur ce linge sacré plusieurs taches, et la Science, d'accord avec la tradition, affirme que ce sont des taches de sang humain.

En effet, le 8 mars 1839, MM. Lacombe, médecin, et Lacombe, pharmacien, procédèrent à leur examen, en présence de MM. Montagne, Floras et Domergue, chanoines. Leurs opérations chimiques découvrirent les éléments du sang d'homme, tels que le sérum, l'albumine, la fibrine ; d'où leur procès-verbal conclut que ce sont des taches de sang humain.

Bruno Malevesin dit qu'elles sont au nombre de cinq ; tandis que M. Montagne en compte un plus grand nombre, au moins quinze ; mais Bruno Malevesin ne parle que des cinq principales, ou des plus apparentes. La plus grosse est de la grandeur d'une pièce de deux francs, les autres ont à peu près celle d'un centime ; trois de ces taches sont en dedans, du côté droit, un peu au-dessus de l'oreille, correspondant à l'endroit où touchait la couronne d'épines ; enfin, les plus petites, sont comme un pois. La plus grande et une autre, à un pouce de distance, ont traversé les huit doubles.

Il a été constaté, dit Bruno Malevesin, que, lorsque Dieu a voulu châtier la ville de Cahors par quelque

fléau de peste ou de guerre, ces taches parurent beaucoup plus rouges qu'à l'ordinaire.

Cette rougeur plus prononcée fut particulièrement remarquée en 1628, le jour de la Pentecôte, d'après le témoignage de Dominici, auteur contemporain ; et le continuateur de Malleville dit, « à cette même  
« époque, on vit autour des dites taches de petits  
« rayons rouge-noir ; ce que tous les fidèles prirent  
« pour un présage de la peste qui se manifesta dans  
« la ville immédiatement après la Fête-Dieu et fit de  
« grands ravages dans la province. »

Bien que les huit doubles soient d'un seul morceau, il y a cependant une couture, mais seulement depuis le milieu de la tête jusqu'à la nuque ; le reste n'en a pas. On remarque une bordure formée de la même matière que la Sainte-Coiffe et à deux rangs de piqûres.

\*  
\* \*

Chaque année, à la Pentecôte, on expose la sainte relique, en présence d'un grand concours de fidèles, dont la foi et la piété ont été fréquemment récompensées par des miracles. Un grand nombre de ces prodiges ont été inscrits sur un cartulaire déposé dans les archives du Chapitre, brûlées en 1580, lors de la prise de Cahors par Henri IV. Dominici con-

naissait l'existence de ce recueil, car il en parle dans ses ouvrages.

Henri de Briqueville de La Luzerne, évêque de Cahors, fut en 1712, atteint d'une grave maladie, qui le mit en danger de mort. François Vaubecourt, évêque de Montauban, vint pour l'aider à mourir et lui rendre les derniers devoirs. On fit des vœux à la chapelle du Saint-Suaire pour conserver le digne prélat; sa santé fut rétablie: quelques jours après, il put rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. Par cette précieuse relique, le Quercy a été préservé de l'hérésie protestante, qui sévit dans un grand nombre de villes et villages des départements voisins. Bruno Malvesin ajoute: — « Dieu opère souvent des miracles envers ceux « qui ont la dévotion à cette relique, accordant la « guérison de leurs maladies, et principalement s'ils « sont incommodés de la vue. » — M. Gluck, dans son histoire du Quercy, affirme qu'un mort sur lequel on appliqua cette relique revint à la vie, instantanément.

Lorsque les empereurs romains eurent embrassé la religion chrétienne, leur piété pour les reliques de la Passion, conservées à Jérusalem, fit accroître celle des fidèles, au point d'en faire l'objet d'un culte particulier.

L'Histoire rapporte que Charlemagne en recueillit un certain nombre et en reçut du patriarche de Jérusalem, de l'impératrice Irène et par la main des ambassadeurs qu'à plusieurs reprises il envoya ex-

près dans la Terre-Sainte, et qu'une fois en possession de tant d'objets si sacrés et si précieux, il se plut à en faire don à diverses églises de son empire ; enfin, qu'étant allé, lui-même en divers temps, en Aquitaine, faire la guerre aux Sarrasins d'Espagne, il favorisa particulièrement le Quercy, qui avait beaucoup souffert de l'invasion de ces barbares, et c'est alors, d'après la tradition, qu'il donna à l'église cathédrale de Cahors la relique du Saint-Suaire, connue sous le nom de « *Sainte-Coiffe*, » pour récompenser ainsi l'aide que les habitants du Quercy lui prêtèrent dans ces guerres.

En 1789, lorsque surgit la Révolution française, l'église cathédrale de Cahors possédait depuis plus de mille ans la Sainte-Coiffe, c'est un fait des plus connus, comme aussi à cette époque la croyance du Quercy était que cette relique avait été donnée à Aymatus, évêque de Cahors, par l'empereur Charlemagne.

Voyons si cette tradition est fondée et s'il nous sera possible d'en suivre le fil, et partant, d'établir par des pièces authentiques l'histoire de la Sainte-Coiffe.

Il se présente deux manières de procéder : l'une en commençant par les premiers siècles et en descendant jusqu'à nos jours ; l'autre, en suivant une marche inverse, c'est-à-dire en remontant depuis l'époque actuelle jusqu'aux temps passés. — Nous avons préféré cette dernière.

Dans les jours mauvais de notre Révolution, la cathédrale de Cahors fut dévastée, comme d'ailleurs

toutes les églises de France. La Sainte-Coiffe était alors vénérée dans une châsse d'argent, enrichie de plusieurs ex-voto d'un grand prix. La châsse fut enlevée et pillée. Les sacrilèges crurent y trouver la sainte relique et résolurent de la brûler. Mais la Providence l'avait sauvée par une main qu'on ne pourrait soupçonner; car ce fut celle de M. d'Anglars, évêque *constitutionnel*, ou assermenté, du Lot, qui put la soustraire à l'insu de tout le monde et la si bien cacher que pour la découvrir toutes les recherches furent inutiles.

Lorsque le culte eut été rétabli en France, M. d'Anglars s'empessa de rendre la Sainte-Coiffe, qui fut reconnue être identiquement la même.

En 1838, elle fut replacée avec honneur dans une châsse plaquée d'argent, par les soins pieux de M. Saulacroup, vicaire général de Cahors.

Avant d'aller plus loin, nous devons faire observer qu'en 1746, on inséra dans le bréviaire et le Missel de la Cathédrale un office en l'honneur du Saint-Suaire.

Après cela, peut-on croire, ou même supposer, que des hommes distingués sous tous les rapports, et réunis en comité officiel pour la reconnaître, sous la présidence de Mgr Dugesclin, évêque réputé supérieur par ses connaissances, auraient laissé subsister et favorisé la vénération pour une relique dont ils auraient suspecté l'authenticité?....

En 1733, l'autel du Saint-Suaire ayant été renouvelé, fut consacré par Mgr Henri de Briqueville de

la Luzerne ; ce qui confirme cette dévotion au dix-huitième siècle.

Nous trouvons pour le dix-septième que le Quercy étant alors ravagé et désolé par la peste, Alain de Solminihac ordonna une procession générale, en laquelle on porterait le Saint-Suaire. Cette ordonnance prouve bien que cette relique était alors regardée comme authentique.

En 1640, Dominici fait imprimer son ouvrage sur le Saint-Suaire.

En 1580, Cahors fut pris par Henri IV. La châsse renfermant la Sainte-Coiffe fut le butin d'un soldat. On crut la sainte relique à jamais perdue, et cette pensée causa des regrets universels, changés en transports de joie dès qu'on apprit que la châsse seule avait été détruite, mais que le Saint-Suaire était sauvé. Ces regrets et cette joie n'indiquent-ils pas une vive foi de la part des habitants de Cahors pour la Sainte-Coiffe?... Mais qu'était devenue la sainte relique avant l'enlèvement de la châsse? La manière providentielle dont elle fut conservée nous a été transmise par Dominici. Il était natif de Cahors et presque contemporain de l'événement. — Voici le résumé de son rapport :

« La chapelle du Saint-Suaire avait été pillée et  
« la châsse d'or et d'argent renfermant la Sainte-  
« Coiffe prise et emportée par un soldat. Impatient  
« de savoir ce qu'elle contenait, il força la porte, y  
« mit la main et en retira un piédestal surmonté d'un  
« globe d'argent, sur lequel se trouvait placée la

« Sainte relique, afin que la forme en fût mieux  
« conservée. Il jeta en fuyant ce linge sacré et alla  
« mettre son butin en lieu sûr. Ce linge fut ramassé  
« par une pauvre femme, qui l'aperçut en jetant dans  
« la rue les balayures de sa maison. Viguier et  
« Jérôme Dadine, personnages distingués de Ca-  
« hors, étaient, comme prisonniers de guerre,  
« détenus dans la maison du grand archidiacre, sous  
« la garde du vicomte de Gourdon. Avertis que cette  
« pauvre femme allait s'en défaire moyennant une  
« compensation et espérant qu'elle sera mieux con-  
« servée dans d'autres mains, ils lui font demander  
« ce qu'elle exige? Elle veut deux quartons de  
« froment, qui lui sont donnés aussitôt, moyen-  
« nant quoi la précieuse relique est remise de  
« suite aux prisonniers. Comme couverts de ce sacré  
« et nouveau palladium, ils cherchent aussitôt à  
« s'évader, et, passant devant les sentinelles sans  
« être aperçus, ils se sauvèrent en effet.

« Après s'être reposés chez Dadine, ils se rendent  
« à Luzech et remettent la sainte relique à l'archi-  
« diacre François Tornels, en lui faisant le récit de  
« cette aventure.»

La ville de Cahors ayant retrouvé la paix et la tranquillité, l'archidiacre rapporta la relique qui fut replacée en grande pompe dans son antique chapelle. Le Chapitre décida que la pauvre femme, qui l'avait recueillie, serait nourrie à ses frais sa vie durant. Elle eut, en effet, dit Malleville, une pension annuelle de blé. Jean Hautserre dit tenir ces faits de Jérôme Da-

dine, son père. Au reste, tout le monde sait parmi nous que nos aïeux ont raconté de la sorte sa conservation providentielle.

Jérôme Dadine se fit peindre avec la Sainte-Coiffe sur le poing; on fit aussi le portrait de la pauvre femme.

Dans le quinzième siècle, en 1583, le chapitre fit faire une belle châsse en argent (qui fut pillée en 1793) et y mit cette inscription :

« En 1583, Antoine de Saint-Sulpice, étant évêque  
« et comte de Cahors, les chanoines déposèrent dans  
« cette châsse d'argent le Saint-Suaire de la tête de  
« Notre-Seigneur, divinement conservée, le 29 mai  
« 1580, lors de la prise et du pillage de la ville par  
« les Huguenots. »

Ces faits prouvent que telle était, dans les trois derniers siècles, la croyance populaire relativement à la Sainte-Coiffe.

Nous pouvons également prouver que dans les xv<sup>e</sup>, xiv<sup>e</sup>, xiii<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles, cette croyance n'avait point varié.

Ainsi, en 1492, d'après l'abbé de Fouilhac, il fut fait dans le diocèse de Cahors et celui de Montauban, une quête pour la chapelle du Saint-Suaire.

En 1482, le pape Innocent VIII accorde une indulgence à ceux qui visiteront, à certains jours, la chapelle de la Sainte-Coiffe. La bulle, dit l'abbé de Fouilhac, marquée du sceau de dix cardinaux, est dans les archives du Chapitre.

Encore en 1482, le Quercy désolé par la peste fut

délivré de ce fléau par la dévotion à cette sainte relique ; ce qui est constaté dans les registres de l'époque.

En 1360, Edouard III, roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine, dont le Quercy faisait partie, érigea en foire les deux jours après la Pentecôte, à cause du concours extraordinaire de pèlerins qu'attirait à Cahors la dévotion envers la Sainte-Coiffe. L'un des chanoines prêchait une instruction à un auditoire toujours nombreux, la montrait deux fois par jour, du haut de l'ambon, autrement dit le Jubé.

En 1318, Guillaume Labroa, évêque de Cahors, cousin du pape Jean XXII, inséra dans les décrets synodaux les règles les plus sévères pour l'admission des reliques dans les églises ; ce qui est en faveur de la dévotion au Saint-Suaire, qu'il aurait condamnée et interdite, s'il ne l'avait pas jugée authentique.

Dans le treizième siècle (en 1239), considérant le grand nombre de pèlerins qui arrivaient à Cahors pour vénérer la Sainte-Coiffe et dont beaucoup manquaient de vivres, le Chapitre se détermina à distribuer une aumône générale, appelée dans l'histoire du treizième siècle : « L'aumône de la Pentecôte. »

On trouve l'office de la Sainte-Coiffe dans des bréviaires et des missels romains, que M. Lacoste fait remonter au treizième siècle.

Nous lisons dans Dominici que, de son temps, dans l'abbaye de Conques, en Rouergue, il y avait une vieille chronique, commençant à Charlemagne et finissant en 1244, où il était question d'un suaire

donné par cet empereur à l'évêque de Cahors. Ce qui prouve que la tradition sur ce fait n'est pas nouvelle.

La consécration de l'autel du Saint-Suaire, en 1119, par le pape Calixte II, nous fait remonter au douzième siècle. Malgré la destruction des archives de la cathédrale, la Providence nous a conservé le document relatant cette si rare et si imposante cérémonie.

C'est bien quelque chose qu'une possession non interrompue d'environ huit cents ans, alors surtout, ajoute Dominici, qu'il n'y avait personne dans toute l'étendue du diocèse qui n'eût appris de ses ancêtres que la Sainte-Coiffe conservée à Cahors, était le Suaire de la tête de Notre-Seigneur lorsqu'il fut embaumé et mis dans le tombeau.

Pour les temps antérieurs au douzième siècle, les documents nous manquent. Néanmoins, nous avons d'autres preuves de l'authenticité de cette relique, et non sans valeur.

C'est, d'abord, l'argument de la prescription.

Lorsque, depuis longues années, un homme possède un bien sans contestation, si on lui demande ses titres, il est en droit d'opposer la prescription et de répondre : — « Je suis le maître ; à vous de me prouver le contraire. » — La cathédrale de Cahors pourrait faire quasi la même réponse à ceux qui prétendraient que la Sainte-Coiffe n'est pas le vrai Suaire de la tête du Christ, et dire par suite : — « Je crois et ma foi est fondée ; prouvez-moi que j'ai

tort. » — On peut donc répéter ici ce que dit le Code pour certains objets : « *Possession vaut titres.* »

Comment oser prétendre, en effet, que nos pères aient prodigué leur culte à un objet qui ne leur offrait aucune garantie d'authenticité!... Et que dire ensuite de l'incurie des évêques qui auraient permis ce culte sans raisons légitimes, alors qu'ils se sont toujours montrés sévères pour laisser exposer à la vénération des fidèles des reliques dont l'authenticité n'aurait pas été démontrée....

Ce Suaire est célèbre par beaucoup de prodiges, dont nous avons déjà cité un certain nombre : une antique oraison des bréviaires et des missels en fait foi. Il y est dit que : « — Notre-Seigneur, par la « présence du Suaire de sa tête sacrée, a honoré « l'église de Cahors d'une infinité de miracles. » En effet, si le nombre dont font mention ces deux livres sacrés n'était point vrai, il serait difficile d'expliquer le concours vraiment prodigieux de fidèles qu'attirait autrefois à Cahors l'exposition du Saint-Suaire, car il n'y a point d'effet sans cause.

Si maintenant nous considérons la forme et la matière de la Sainte-Coiffe, nous dirons que chaque pays a ses usages et ses modes. Ainsi, en voyant certains vêtements, coiffures ou chaussures non contemporains, on peut savoir à quelle époque et à quel peuple ils appartiennent.. Eh bien ! le Saint-Suaire de Cahors a été vu et examiné consciencieusement par notre célèbre compatriote Champollion, dont la science et la religion ne sauraient trop dé-

plorer la perte prématurée. Examen fait, il en trouva la forme antique et orientale, dit que sa matière était de fin lin d'Égypte, que le tissu remontait aux premiers siècles du christianisme, que dans l'antiquité on couvrait ainsi la tête des morts, et finit par ces paroles remarquables : « Si ce linge n'est pas celui qu'on dit, il est au moins de l'époque du Christ. »

Quant aux taches qu'on voit sur la Sainte-Coiffe, nous avons déjà dit que la science est encore d'accord avec la tradition pour affirmer que ce sont de vraies taches de sang humain.

La consécration de l'autel du Saint-Suaire, en 1119, par le pape Calixte II est attestée par une inscription qui y est gravée. Cet autel, longtemps perdu, fut providentiellement retrouvé dans les jardins du château du vicomte de Gourdon, à Cénevières, où il avait été transporté par ses ordres, en 1580, après la prise de Cahors et le pillage de la cathédrale. Il y resta jusqu'en 1634, époque à laquelle François de Roaldés, théologal du Chapitre de Cahors, alla, avec quelques-uns de ses confrères, s'assurer de son identité. Quelle fut, à la fois, leur surprise et leur joie d'y trouver gravée sur ses bords une inscription latine, dont voici la traduction : — « Le Souverain-Pontife, Calixte II, a consacré l'autel du Saint-Suaire de la tête du Christ, l'an 1119, le 6 des calendes d'août. » — Regardant, avec juste raison, ce fait comme d'une haute importance, non-seulement pour la gloire de l'église de Cahors,

mais encore surtout pour la foi des fidèles, ils firent dresser par Gabessut, notaire de Cénevières, un procès-verbal de la découverte de cette inscription.

Si donc, en 1119, Calixte II, après avoir assisté au Concile de Toulouse, voulut bien se rendre à Cahors dont Guillaume de Caumont était alors évêque et y consacra le grand autel de la cathédrale et celui de la chapelle où était vénéré le Saint-Suaire, un fait si rare dans les annales ecclésiastiques et par suite si important prouve péremptoirement que cet illustre Pontife croyait fermement à l'authenticité de cette relique.

M. Lacoste, ancien proviseur du Lycée de Cahors, tout en admettant l'authenticité de la sainte relique, refuse de croire à un don fait par Charlemagne et dit, pour justifier son assertion, que Géraud de Car-dailiac, évêque de Cahors, mort en 1112, alla en Terre-Sainte, et en conclut qu'il dut en rapporter le Saint-Suaire.

Mais ce n'est là qu'une conjecture dénuée de preuves, tandis que la croyance à l'existence de la Sainte-Coiffe, à Cahors, au commencement du neuvième siècle, est fondée sur une tradition répandue, de temps immémorial, dans tout le Quercy et même les pays voisins, et confirmée par l'église principale du diocèse, qui l'a insérée dans sa liturgie. Il nous est donc permis de respecter une pareille croyance et surtout de la partager.

Si nous vénérons ce linge, c'est sûrement eu égard

au Christ, qui l'a sanctifié par l'attouchement de sa personne adorable, surtout par l'impression de son sang rédempteur. C'est ce qu'exprime l'oraison suivante, extraite du nouveau bréviaire.

— « Seigneur Jésus-Christ, qui avez honoré cette  
« église (*de Cahors*) du suaire de votre tête sacrée et  
« l'avez rendue célèbre par une infinité de miracles,  
« accordez-nous, s'il vous plaît, que sa présence nous  
« fasse si bien conserver le souvenir de votre passion  
« et de votre sépulture que nous méritions d'acquérir  
« la gloire de la résurrection. »

Il existait, autrefois, une confrérie du Saint-Suaire ; il y avait aussi un Directeur de la chapelle du Saint-Suaire : son autel est privilégié. Avant 1790, on trouvait, collée sur un grand carton de cette chapelle l'image de la Sainte-Coiffe, avec l'entête et la prière ci-après :

— « Prières que les fidèles viennent réciter, en  
« grand concours, à la chapelle de l'église cathé-  
« drale de Cahors, où l'on conserve le Saint-Suaire  
« de la tête de Jésus-Christ :

— « O Fils de Dieu ! qui avez bien voulu mou-  
« rir pour moi et demeurer trois jours dans le sé-  
« pulcre, faites que j'honore avec religion les sacrés  
« linges dont votre corps y fut enveloppé. Faites en-  
« core que j'entre avec une foi vive dans l'esprit et  
« l'intérieur de ce mystère ; que cet état de mort où  
« je vous considère me fasse comprendre qu'un vrai  
« chrétien doit être mort au siècle et à lui-même ;  
« qu'il doit être insensible à toutes ses délices, aux

« afflications les plus amères, tout comme aux plaisirs  
« les plus doux..

— « Mais comment pourrais-je, ô mon Dieu, ac-  
« quérir ce dégagement et cette insensibilité, si vous  
« ne les formez en moi par l'opération de votre  
« grâce? — Hâtez-vous donc, ô mon Dieu! de me  
« donner cet heureux coup de mort, qui vaut mille  
« fois mieux que la vie. Mortifiez ce cœur, où se  
« forment tous les vifs sentiments pour les choses  
« de la terre. Que mes sens s'affaiblissent, j'y con-  
« sens, pourvu qu'ils perdent cette action qui ne va  
« qu'à vous déplaire et vous offenser; qu'ils n'aient  
« plus contre moi cet ascendant, cette force qu'ils ont  
« eus jusqu'à présent. Purifiez-moi de tous les pé-  
« chés que j'ai commis par leur conseil, par leur sol-  
« licitation et leur ministère.

— « Je vous bénis, ô mon Dieu! et je vous loue  
« lorsque vous affligez mes sens par des infirmités et  
« des maladies. Coupez et brûlez ce misérable corps,  
« pourvu que vous épargniez mon âme; je ne sau-  
« rais acheter trop cher votre miséricorde. — Mais,  
« souvenez-vous, ô mon Dieu! que, de ma nature,  
« je suis faible, impatient. Aussi, proportionnez vos  
« grâces et vos consolations spirituelles aux maux  
« que vous voulez que je souffre. Je vous en conjure,  
« ô mon Dieu! par toute votre charité et par ces  
« marques sanglantes de votre amour, empreintes  
« sur ce sacré linge, que je viens ici vénérer. » Ainsi  
soit-il!

— « Pour obtenir de vous, ô mon Dieu! des misé-

« ricordes et des faveurs, je vous présente le sacré  
« Suaire qui est dans ce saint lieu : jetez les yeux  
« sur ces taches produites par votre sang précieux ;  
« que ces marques sanglantes de votre supplice me  
« rappellent vivement l'excès de vos douleurs ; que  
« j'en sois touché jusqu'à répandre des larmes.  
« Mais, en même temps, ô mon Dieu ! qu'elles apai-  
« sent votre colère contre moi ; que ce sang prie  
« pour moi ; écoutez-le, ô mon Dieu ! Refusez tout  
« à mes prières, mais accordez tout à votre Fils  
« bien-aimé.

« L'humanité sainte de votre Fils trouva dans le  
« sépulcre un lieu de repos après tous ses supplices ;  
« que cet autel, que je révère comme le Saint-Sépul-  
« cre, soit aussi pour moi un lieu de repos ; que j'y  
« trouve les consolations et les soulagements que je  
« viens y chercher. Adoucissez mes souffrances, ô  
« mon Dieu ! ôtez-en cette cause maligne qui sont  
« mes péchés ; donnez-moi la force et la patience  
« pour souffrir les maux inévitables de cette vie, et  
« faites-moi sentir, par une vive persuasion, que  
« ceux-là sont heureux qui souffrent pour l'amour de  
« vous : ils trouvent au milieu de leurs peines de la  
« douceur et de la tranquillité. Faites-moi concevoir  
« que cet état de souffrances est plus heureux que ce-  
« lui des plaisirs et des prospérités, puisque les  
« croix sont pour vos serviteurs une promesse de  
« salut.

« Je vous demande cette grâce, ô mon Dieu, par  
« les mérites de votre mort et de votre sépulture,

« dont votre sacré Suaire nous rappelle la mémoire  
« et le précieux souvenir. Ainsi soit-il. »

Une telle dévotion au Saint-Suaire a pour but de retracer le souvenir de la grande victime du Calvaire. Quoi de plus propre, en effet, à rappeler la Passion et la Mort de Jésus que la vue du Suaire qu'on croit avoir servi à couvrir, au tombeau, sa tête adorable : Notre culte envers le Saint-Suaire est une conséquence de celui que nous rendons à Notre-Seigneur. Est-ce que, chez tous les peuples, on n'a pas rendu des hommages publics et solennels aux restes des grands hommes et aux objets qui leur ont appartenu?... Si les linges qui avaient touché saint Paul guérissaient les malades, si pendant que Notre-Seigneur était sur la terre, l'attouchement seul de ses vêtements faisait des miracles, ne devons-nous pas espérer la même faveur, si nous vénérons avec une foi vive et pratique le Saint-Suaire couvert du sang si précieux de notre Rédemption?...

Nous n'adorons pas la Sainte-Coiffe, mais, en nous prosternant devant elle, c'est Jésus-Christ même que nous adorons dans une des circonstances de sa Passion. Ainsi, l'enfant qui baise le portrait de son père ne donne son respect ni son affection à la couleur et à la toile, mais au tendre objet qu'elles rappellent à son cœur. En vénérant la Sainte-Coiffe, rougie du sang de l'homme-Dieu, nous ne pouvons exprimer que des sentiments de reconnaissance et d'amour pour Celui qui a bien voulu nous sauver.

Si tout cœur bien né tressaille à la vue du drapeau,

parce qu'il est pour lui le symbole de la patrie, si l'on verse son sang pour le défendre, peut-on trouver étrange que nous aimions ce linge marqué du sang du Christ ; et cependant entre le drapeau le plus glorieux et un tel linge, quelle différence ! Ne rougirions-nous pas de rester indifférents en présence de cette précieuse relique que tant d'églises de la catholicité seraient si heureuses de posséder et que sans doute à la fin des siècles les Anges viendront nous ravir avec les autres instruments de la Passion du Sauveur pour en faire dans le ciel un trophée de gloire.

FIN

*NOTA.*—Nous croyons être utile à nos lecteurs étrangers à la ville de Cahors, en leur faisant observer qu'il n'y a dans l'année que trois jours consacrés au culte public de la sainte relique : le vendredi qui précède le dimanche de la Passion, le dimanche et le lundi de la Pentecôte pendant lesquels la Sainte-Coiffe est exposée solennellement à la piété des fidèles. Elle ne peut être visitée les autres jours de l'année qu'avec la permission de Mgr l'Évêque de Cahors.

Le soir du vendredi, qui précède le dimanche de la Passion, il y a, de sept à neuf heures, une procession à laquelle assistent tout le chapitre, le clergé de la ville et les élèves du grand séminaire en habit de chœur portant chacun un cierge allumé. La sainte relique est portée solennellement par un chanoine qui donne la bénédiction au peuple du haut de la chaire.

## CONCLUSION

Nous ne voulons pas terminer cette étude sans émettre le vœu que notre cathédrale soit isolée. Cette condition nous paraît nécessaire pour faire ressortir la beauté d'un monument; elle est d'une haute convenance pour un édifice consacré au culte. S'il doit supporter autour de lui quelques habitations, ce doit être des demeures paisibles et solitaires destinées à l'habitation des ministres et des serviteurs du temple, qui en forment la garde, comme autrefois la tribu de Lévi à Jérusalem. C'est ainsi que nos édifices conservent leur caractère pieux, et que le recueillement, la méditation et les pensées graves se trouvent près du sanctuaire. Mais on les cherche vainement lorsque le bruit de la foule couvre la voix du prêtre et interrompt les accents de la prière. Cet isolement indique un plus grand respect pour le saint lieu. Il est beau de voir ainsi la maison de Dieu, ornée quelquefois dans son pourtour d'une double rangée d'arbres séculaires, au-dessus desquels la croix semble vouloir s'élancer vers le ciel. Nous comprenons pourtant qu'il y a en ce moment des travaux plus pressants à exécuter.

Depuis longues années, notre cathédrale était restée dans un abandon regrettable qui attristait les hommes de goût. Mgr Grimardias, plein de zèle pour son église, doué d'un grand amour de l'art, touché de cet état de dépérissement, fait aux âmes généreuses de son diocèse un appel qui est entendu, et il

exécute, à mesure que les ressources le permettent, un vaste projet de restauration qui a déjà rendu à ce monument une partie de son ancien éclat.

Cette basilique se recommande à notre intérêt par de grands souvenirs : un Pape, au moyen âge, est venu consacrer deux de ses autels. C'est dans ses vastes flancs que se pressait autrefois une foule avide d'entendre le serment qui unissait le pasteur au troupeau, le seigneur puissant à la commune laborieuse ; c'est là que l'épée au côté, les bottines aux jambes, les gantelets et la bourguignotte sur l'autel, l'évêque de Cahors, entouré de son chapitre, célébrait les saints mystères avec les insignes de son double pouvoir spirituel et temporel. C'est en cette cathédrale qu'en 1361, après avoir vivement protesté contre le traité de Brétigny, les habitants de Cahors reçurent de Jean Chandos, délégué du roi d'Angleterre, confirmation par serment de leurs droits et privilèges.

Ses murs ont vu les premières solennités d'une université célèbre, fondée par un pape que Cahors est fier de compter parmi ses grands hommes. C'est dans ce temple que sont vénérées les cendres de plusieurs pontifes qui ont honoré l'antique siège de Cahors. Sous ces coupoles, image de la voûte céleste, les fidèles, convoqués par le son des grandes cloches, viennent assister aux offices célébrés avec toute la pompe des cérémonies épiscopales. Ils voient au jour de Saint-Étienne le ministre de Dieu, à la lueur de mille cierges et dans un nuage d'encens, cou-

ronner les plus jeunes membres du chapitre, en l'honneur de la couronne que les diacres déposèrent sur la tête du premier diacre martyr. En ce moment, l'orgue (\*), cette voix majestueuse de nos églises, unit ses accords variés aux notes du chant Grégorien.

C'est encore dans cette auguste basilique, dans laquelle ont prêché saint Bernard et tant d'autres célèbres orateurs, que de pieux voyageurs, accourant des parties les plus éloignées de la province, viennent prier devant notre insigne relique du Saint-Suaire donnée par un grand roi de France à l'église de Cahors.

Les grands poètes des divers âges, Homère, Virgile, le Dante, ont conçu chacun le vaste plan d'une épopée, et l'ont réalisé dans des chants pleins de vie et de lumière; on a appelé poèmes, les chefs-d'œuvre des arts plastiques; on a donné ce nom, à plus juste titre encore, à ces immenses cathédrales, élevées à Dieu par la foi de nos pères, c'est dans ces poèmes en pierre que le génie a su trouver pour exprimer ses conceptions un autre langage que la parole et que les vers, mais où il ne les exprime pas avec moins d'éclat et de grandeur.

« Élevez-vous, dit un auteur moderne, au faite de ces édifices, où le couvreur ne se hasarde qu'en tremblant, et vous rencontrerez souvent sous l'œil de Dieu quelque ouvrage délicat, quelque chef-d'œuvre

---

(\*) L'orgue de la cathédrale de Cahors est un des plus remarquables de France.

d'art et de sculpture, où le pieux ouvrier a usé sa vie : pas un nom, pas un signe, il eût cru voler sa gloire à Dieu, il a travaillé pour Dieu seul et pour le remède de son âme. »

Et nous aussi, nous travaillerons pour Dieu et le remède de notre âme, si nous voulons nous imposer quelques sacrifices pour achever la restauration de cet antique monument, nous ferons un grand acte de foi et nous pourrons bientôt espérer de voir ces coupes hardies, ces vieux murs dénudés enrichis de magnifiques peintures, et notre chère basilique, ainsi restaurée, reprendra son ancienne splendeur avec la place qu'elle mérite d'occuper parmi les belles cathédrales de France.

FIN.